

# Bijou d'or : épisode de la vie de contrebandiers dans le Jura suisse : [suite]

Autor(en): **Muller-Darier, Hugues**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 9

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197435>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

qui étonne à première vue, n'est point d'une application aussi difficile qu'on pourrait le croire, et, en attendant mieux — si l'on trouve — elle répondrait fort bien aux désirs exprimés par plusieurs personnes.

Laissons la parole à M. A. S.

« Sous le titre : *Service de prévision du temps*, le *Messageur* a publié dernièrement un article par lequel on apprend que l'Institut agricole de Lausanne commencera un service météorologique dès que le nombre des inscriptions sera suffisant.

» C'est une excellente mesure, qui rendra des services signalés, car quelle est la personne qui n'a pas, un moment ou l'autre, besoin de savoir quel temps probable il va faire dans les vingt-quatre heures qui suivront ?

» Mais le service qu'on institue à Lausanne est bien trop restreint. C'est à la Suisse entière qu'il devrait s'étendre, fallût-il pour cela le diviser en plusieurs circonscriptions, se rattachant chacune à une station météorologique créée ou à créer. C'est la Confédération qui pourrait organiser cette institution d'une manière prompte, en utilisant pour cela un de ses employés qui a des relations quotidiennes avec le public. Cet employé c'est le *facteur postal*, qui va jusque dans les hameaux et les maisons les plus reculés du pays.

» Chaque jour, les stations météorologiques enverraient, par le télégraphe ou le téléphone, à tous les bureaux de poste de leur circonscription, le bulletin du temps probable pour le jour suivant. A leur tour, les bureaux de poste transmettraient ce bulletin au public par l'aposition d'un sceau sur les lettres, cartes, journaux et paquets remis au facteur pour la distribution. L'indication du temps probable se ferait au moyen de certains signes conventionnels — que chacun connaîtrait bientôt — et qui pourraient fort bien être ajoutés au sceau postal indiquant l'année, le jour et l'heure de réception des envois.

Cette proposition vous fait sourire. Eh bien, vous avez tort. Les Américains, moins routiniers que nous, plus habiles à profiter du progrès, l'ont déjà mise en pratique, dans une certaine mesure. Nul doute que, chez eux, son application ne soit bientôt complète.

Et ces braves facteurs, quelle importance cette nouvelle mission donnerait à leur modeste et pénible fonction ! Quel accueil chaleureux, dans les maisons, lorsqu'ils y annonceraient le beau temps !

— Eh bien, facteur, quel temps aurons-nous demain ?

— Le beau temps, père Abram, vous pourriez commencer les foins.

— Ah ! tant mieux !... Dites donc, facteur, un petit verre ?... Sur le pouce ?...

Quand le facteur annoncerait la pluie, ou la neige, ou le froid, on ne lui en voudrait pas ; l'accueil serait moins chaleureux, voilà tout. On sait bien que ce ne sont pas les facteurs qui font la pluie et le beau temps.

### Bijou d'or.

*Episode de la vie des contrebandiers dans le Jura suisse.*

#### II

» La sueur d'angoisse me prit. Si Petit-François et sa bande me pincant au gilet, je suis pris ! Mon affaire sera vite bâclée, ça ne sera pas long ! Un lingot de plomb dans la boîte ou un coup de couteau dans les tripes, v'là !

» Je me mis à fureter de droite, de gauche. Rien ! pas d'issue ! Encagé, l'animal ! ma lampe tirait à sa fin. Encore quelques lueurs, puis crac ! Les cachots de Nyon ! J'avais remarqué pourtant une sorte de caveau dans la paroi du fond, à tout hasard je m'y dirigeai en tâtonnant. Bijou y était déjà. Vous dire, monsieur, que je réfléchissais à ma bizarre aventure, est inutile ! Il est toujours pénible de crever à vingt-cinq ans, et quelle mort sans doute ! Ma

carabine était restée sur le sentier : au lieu de me défendre, elle allait me vendre ! Ma pauvre vieille mère, dont j'étais l'unique, je lui avais encore envoyé ma solde, la veille, par le conducteur de la diligence de Nyon. Elle n'avait que cela pour vivre ! Br... Et Rosette qui devait venir la nuit d'après au chalet de la Trélasse, la première nuit de nos amours ! Pensez donc, monsieur, déjà depuis trois mois à ce satané poste de la Cure ! Enfin, Monsieur le ministre de la Nationale m'avait bien dit : « Abram, réfléchis, avant d'entrer au corps, tu pourrais t'y faire casser la g... dans une batterie ! Les voies de l'Eternel sont impénétrables ! » Hélas ! il ne savait pas si bien prêcher, M. le ministre ; pour une fois, il avait dit une vérité et une suiffée, allez !

» Faut-il le dire ? la peur, les regrets, tout cela m'avait mis dans une sorte de torpeur, j'étais engourdi, endormi... je fus réveillé en sursaut par une voix qui me parut l'avant-goût de l'enfer ! La voix du Petit-François, quoi ! Il disait à ses frères : « Le gabelou doit être en bas, dans tous les cas on tient sa seringue à feu ! faudrait voir à le sortir de là pour lui accorder les violons. » Puis plus rien....

» L'homme a dans ses moments de mort prochaine un tel besoin de tendresse que je voulus embrasser une dernière fois mon Bijou. Ah ! bien ! ouiche ! le briquet était loin, je tâtonnai autour de moi, rien ! disparu mon dernier ami ! Le silence dura bien une demi-heure. Que machinaient donc ces vermines ? le diable seul aurait pu y voir clair ; ma main se crispait autour de la poignée de mon sabre et je pensai à vendre chèrement ma peau, au cas où ils auraient fait irruption dans la caverne, par une issue à eux connue. Vous voyez mes cheveux blancs, monsieur, et je n'ai pas quarante ans : ça date de cette demi-heure-là. Que Dieu vous en préserve à tout jamais.

» La lumière se fit tout à coup, et quelle lumière, grands dieux ! Petit-François et les siens jetaient des branches de sapin allumées dans la grotte ! Sortir de mon enfoncement pour les éteindre aurait été servir de cible à leurs revolvers, et d'un autre côté la fumée âcre du sapin mouillé me prenait à la gorge, m'étouffait. Les oreilles me tintaient déjà un carillon de tous les diables...

» — Petit-François, c'est bon, ne me brûle pas ! je me rends ! tu me tueras à ta fantaisie. Au grand air, bourreau !

» — Ah ! ah !... c'est toi, Abram le gabelou, me répondit-il ! Ah ! il y a longtemps que je te réservais un petit chien de ma chienne. Vous autres, il faut le tirer de là, pour que je voie la grimace qu'il fera quand on le branchera.

» Passez-lui le cordeau. Il s'accrochera bien après, on le hissera dehors. Pour sûr, il ne contera plus à personne ce qu'il a vu dans la niche à Bibi, ajouta-t-il à mi-voix.

» Je vis la corde descendre lentement le long de la paroi, et, comme un noyé, je ne fus pas long à m'y amarrer solidement. Entre deux morts on choisit toujours la plus éloignée, n'est-ce pas, monsieur ?... Hisse ! cria Petit-François. A peine au niveau du sentier, je n'eus pas le temps d'y prendre pied, car Petit-François se rua sur moi, me renversa et me ligotta jambes et bras, ma foi, avec des vrais nœuds de contrebandier. Allons, les enfants, il faut décamper lestement de ces parages, on va reboucher le trou avec des branches et de la neige, puis on mènera monsieur à la promenade.

» Le trou bouché, Petit-François me relâcha les tours de corde aux jambes à la distance de deux pieds, m'attacha autour du cou et du corps un ballot de marchandises, me bourra un coup de crosse de ma carabine dans le bas des reins, et : Hue, la gabelle ! marche serré ! Riaient-ils, les sacrifiants !

» Vous ne me eroirez, monsieur, mais je me pris à espérer, je pensai à mes collègues qui devaient être en faction à une petite lieue de là et devant lesquels il fallait passer. La même réflexion, Petit-François la fit sans doute aussi, car, à un endroit où la muraille avait une sorte de brèche, il nous fit faire demi-tour à gauche et escalader un couloir rapide.

*(La fin au prochain numéro.)*

Nous avons depuis assez longtemps en portefeuille l'article patois qu'on va lire, article complètement inédit et l'un des derniers qu'ait écrit le regretté C.-C. Dénéreaz. Au fond, le sujet qu'il traite est presque le même que celui qui a fait l'objet de l'article publié samedi dernier sous le titre : *Don*

*larro*, dû à la plume de notre collaborateur patois actuel. Mais ces deux articles diffèrent tellement dans la forme et dans les détails, qu'on lira quand même avec grand plaisir celui de M. Dénéreaz.

### Lo tià-caïon, lo petit couastro et l'Anglais.

INÉDIT.

On matin que Sami, lo tià-caïon, étai dein sa boutequa dè chertiutier, ye vâi arrevâ on petit couastro (on petit étalien) tot dépenailli, avoué onna tignasse coumeint on bosson d'épenès, on tsapé dè trague tot cabossi, dâi patalons repétassi que la mâiti dâi botenirès étiont vèvés dè l'ao botons, et qu'étiont tenus pè 'na fiçalla ein guise dè breintala, que passavè su lo gilet ; l'avâi dâi charguès à mettrè ai z'écovirès et portave onna vioula dézo son bré. Enfin quiet ! l'avâi fort pâi.

— F'ot-mè lo camp ! lài fâ Sami, quand lo vâi entrâ, va teindrè la demi-auna pe liein !

— Zé né viens pas demânder la carita, repond lo gosse, zé voudrais avoir douè coutelettès di porco.

— Ah, ah ! fâ Sami, que soo duè coutelettès de 'na seille à salâ et que l'einvortollîe dein dâo papâi. C'est quatre-vingts centimes !

Lo gosse fâ état dè tsertsî la mounia dein sa catsetta ; l'ein soo on bet dè cigara, dâi botons, on veret, dâi cartès à binocle asse prouprès que 'na tapière, on bet dè pigno, on crotsion dè pan set, mà pas lo pe petit centime.

— Maladetta ! se fâ, z'ai perdu mon arzent.

— Ma foi, tant pis, repond Sami ; mais point d'argent, point de coutelettes ! File !

Le petit couastro fe état dè se mettrè à pliorâ. « Si zé né rapporte rien au padre pour son dèzeuner zé serai battou, signor. Gardez mon instrumentè, zé vous rapporterai l'arzent dans oune heure. »

Sami vouâtè stu violon, et se dit que vaut bin houetanta centimes, et coumeint l'avâi pedi dâo pietot, lài baillè lè coutelettès, mà gardè la vioula....

Dix menutès après, on espèce d'Anglais eintre dein la boutequa à Sami et lài fâ que ne savâi pas retrovâ l'hotet de la Craî fédérala, iò lodzivè, et d'avâi la bontâ dè lài derè pè iò faillâi passâ po lài retornâ. Sami lài espliquè l'affèrè ; l'Anglais lo remachè bin adrà et à l'avi que l'ai va derè : « A la revoyance », ye vâi la vioula, la preindâ, fâ état dè la vouâtî bin adrà pertot et demândè se l'étâi à veindrè.

Sami repond què na, que l'étâi à n'on petit Etalien que la dèvessâi veni reprenedrè ein payeint dâi coutelettès que l'avâi prâi à crédit.

Adon l'Anglais sè met à bragâ clia vioula et dit que la lài vâit coute qui coute po cein que l'est on tot vretabli vilhio violon, et offrè dou cents, tràî ceints, cinq ceints et millè francs à Sami, que lài repond adè que cein n'est pas à li et que n'a pas lo drâi dè lo veindrè. A la fin, l'Anglais lài dit de fâtsi dè revairè lo couastro et que se pào lài fèrè avâi clia vioula, l'ein baillè dou millè francs. Lài baillè assebin se n'adresse à la Craî fédérala ein lài deseint dè lo lài portâ, se pào l'avâi, dévai lo né ào bin lo leindèman matin....

L'est bon. Contrè lè chix z'hâorès dâo tantou, lo petit couastro revint tsi Sami.

— Buon giorno, signor, voici l'arzent ! et lài baillè lè houetanta centimes.

— Tu viens bien tard, lài fâ Sami ein borde-meint, tu m'avâi dit que tu revendrâis dans une heure. Mâ après on petit moment, lài fâ, tot dâo : Cache seulement ton argent, puisque tu es de parole. Veux-tu me vendre ton violon ?

— Non, signor.

— Je t'en donne 20 francs.

— Non, signor, cet instrumente est à mio padre, si zé né lè rapporte pas, zé serai battou.

Sami ne sè décorâz pas et ein offrè cinquante, ceint, dou ceints et va mémameint tant qu'à quatro ceint cinquanta francs. Lo petit gosse avâi adè de què na ; mà à quatro ceint